

LA RATIONALITE ESTHÉTIQUE COMME PARADIGME DE LA THEOLOGIE POSTMODERNE CHEZ LES HERITIERS DE PAUL TILLICH.

Les héritiers de Paul Tillich sur lesquels nous avons choisi de travailler sont : Mark C. Taylor et Robert P. Scharlemann. Ce choix se justifie par la catégorie de "théologie de la culture" chez Tillich, à laquelle ces auteurs se rattachent de façon explicite.

Ainsi, nous prendrons comme définition opérationnelle de la *théologie de la culture* la lecture qu'en donne Robert Scharlemann :

Pour Tillich, la culture possède une dimension qui est de caractère théologique. Il est possible de concevoir une théologie de la culture aux côtés d'une théologie ecclésiastique ou religieuse. (L'intérêt de Paul Tillich) ne portait pas tant sur les oeuvres particulières de la culture, que sur l'*esprit révélé* dans ces oeuvres, et plus particulièrement dans leurs styles¹

Selon cette typologie, le travail de Mark C. Taylor serait de l'ordre d'une "théologie de la culture", plutôt que d'une théologie d'Église ou même d'une philosophie de la religion. Pour les théologiens dits postmodernes dans la mouvance de Taylor, les sources les plus provocantes pour la réflexion théologique ne sont ni ecclésiales, ni même religieuses².

De même, Charles Winquist souligne la dette plus ou moins explicite de nombreux théologiens contemporains envers Tillich et sa méthode de corrélation, qui a permis à la théologie de s'ouvrir à la culture séculière. Ce mouvement que l'on peut observer sur la scène de la théologie anglo-américaine a contribué à l'interrogation salutaire de la théologie sur ses propres fondations³. Cela constitue certainement une des pierres d'assise de la théologie postmoderne - héritière de Tillich - puisque celle-ci se construit aujourd'hui à même l'*objet esthétique* dans ses manifestations culturelles : le corps, ses langages, et l'interprétation de ces langages du corps.

Nous examinerons les pensées de Paul Tillich, Mark C. Taylor et Robert P. Scharlemann sur la théologie de la culture par le biais de leurs positions respectives sur le statut du paradigme esthétique en théologie. Cette démarche implique un passage par la théorie de la connaissance pour faire voir comment le rapport de la religion à l'Art ne constitue pas un chapitre parmi tant d'autres, ou un thème marginal à explorer, mais constitue bien plutôt l'armature même de la place de la théologie dans la modernité⁴. Les théories de la connaissance qui sous-tendent les perspectives de Tillich, Taylor et Scharlemann nous présentent trois visions différentes de la raison, trois visions différentes du rapport de l'esthétique à la raison, et trois perspectives sur le mode de validation possible dans le domaine esthétique. Le défi que ce travail nous pose consiste à nous demander si les perspectives des héritiers de Tillich sur la théologie de

¹ Robert SCHARLEMANN, *Theology at the End of the Century. A Dialogue on the Postmodern with Thomas J.J. Altizer, Mark C. Taylor, Charles E. Winquist and Robert P. Scharlemann*, Charlottesville and London, University Press of Virginia, 1990, p. 7.

² "From this it is not difficult to draw the conclusion that one of the questions facing theology at the end of the century is that of the extent to which such currents can be formed into a theology." dans *Theology at the End of the Century*, p. 117.

³ WINQUIST, *Theology at the end of the Century*, p. 29

⁴ Ce texte reprend certains éléments d'un article déjà paru : "Relecture du rapport théologie/philosophie : le statut du paradigme esthétique dans la théologie postmoderne", *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 21/4, (1992), pp. 381-394

la culture s'inscrivent dans une cohérence par rapport aux théories de la connaissance respectives, et par rapport à leur enracinement dans l'esthétique.

Nous examinerons donc le lien des théologiens dits postmodernes à Tillich sous plusieurs angles :

- 1. Nous poserons d'abord la problématique de la revalorisation du paradigme esthétique chez le théologien postmoderne Mark C. Taylor.
- 2. Puis nous identifierons deux apories sur le plan de la théorie de la connaissance, qui sont liées au rôle du paradigme esthétique en théologie :
 - a/ le rapport de l'art à la sphère de la rationalité théorique chez Tillich;
 - b/ la "libération" de l'art de la tutelle de la rationalité théorique, et le retour de la rationalité esthétique chez les théologiens postmodernes;
- 3. Le mode de validation : les conséquences pratiques sur la religion des différentes théories de la connaissance.
- 4. Puis, nous verrons comment Robert Scharlemann propose une théorie de la connaissance originale qui, à notre avis, résout les apories identifiées précédemment, grâce à un équilibre entre les quatre formes de rationalité.
- 5. En dernier lieu, nous reviendrons sur la question de l'héritage des théologiens postmodernes envers Tillich, et sur la définition de la "théologie de la culture" pour notre culture postmoderne.

1. La revalorisation du paradigme esthétique chez les héritiers de Paul Tillich.

Pour les théologiens postmodernes comme Mark C. Taylor, *l'expérience du pur objet esthétique doit être conçue comme substitut pour remplacer la perte de l'objet ontologique*. C'est le pivot même de l'entreprise théologique traditionnelle qui est alors contesté. L'être ne peut plus être abordé à travers des catégories ontologiques - *being* - mais bien plutôt à travers des catégories somatologiques, perceptuelles et esthétiques. "L'homme" comme fonction de l'absolu est détrôné au profit des personnes situées et incarnées.

L'horizon de la postmodernité peut être décrit comme une "ontologie fondamentale du corps, où la métaphysique, maintenant démembrée, peut être réécrite comme pure somatologie, comme le déchiffrement des marques esthétiques que nous connaissons comme mondes et comme cultures"⁵. Cependant, cette métaphysique démembrée subsiste dans sa fonction de désignation de l'altérité face au monde. Cette altérité joue toutefois dans un registre d'immanence, à travers une ressaisie de la globalité de l'être par le corps, par une auto-affection de la subjectivité somatologique. Le visage que prend la "fonction métaphysique" dans ce contexte sera celui des narrations, toujours nouvelles, toujours différentes, qui surgissent du lieu du vécu et de l'esthétique appréhendés comme catégories de l'altérité.

Paul Tillich a joué un rôle déterminant sur la scène théologique anglo-américaine en ouvrant la possibilité de trouver "the depth of meaning"⁶, dans et à travers l'Art, et en posant l'Art comme "expression of an ultimate concern"⁷. Il s'agit cependant de comprendre la nature de la distance entre la perspective théologique de Tillich et celle de ses héritiers sur le lien entre Art et rationalité.

2. Le rôle du paradigme esthétique en théologie : son statut dans la théorie de la connaissance en théologie.

Le problème du statut du paradigme esthétique en théologie relève de la théorie de la connaissance. Nous verrons d'abord comment l'art est lié à la sphère de la rationalité théorique chez Tillich, et les conséquences de ce lien. Puis, nous verrons la "libération" de l'art de la tutelle de la rationalité théorique chez les penseurs postmodernes, et le retour de la rationalité esthétique chez les théologiens

⁵ Carl A. RASCHKE, "Fire and Roses : Toward Authentic Post-Modern Religious Thinking", *Journal of the American Academy of Religion*, 58/4 (1990) p. 683 (notre traduction).

⁶ Paul TILLICH, *On Art and Architecture*, John Dillenberger et Jane Dillenberger (ed), New York, Crossroad, 1987, p. 122.

⁷ TILLICH, *On Art and Architecture*, p. 92.

postmodernes. Finalement, la pensée de Robert Scharlemann sera présentée comme une solution originale aux problèmes que nous aurons soulevés.

- a/ *Le statut du paradigme esthétique chez Tillich*.

Il faut souligner la particularité de la théorie esthétique de Tillich : soumission de la rationalité esthétique à la rationalité théorique, et non-reconnaissance de l'autonomie épistémologique de la rationalité esthétiques. L'art est une sous-division de la rationalité théorique : sa fonction consiste à recevoir la réalité plutôt qu'à la transformer. La spécificité de l'art consiste à exprimer la dimension de profondeur de cette réalité qu'elle reçoit. Pour Tillich : "Une oeuvre qui exprime une profondeur de contenu laisse parler à travers soi un pouvoir, un sens, une "substance spirituelle" qui transparaît dans et à travers le visuel ou l'acoustique : ce que l'art expressif révèle est une dimension de profondeur de l'être⁹.

Pour comprendre la perspective de Tillich, il faut donc retourner à la *Théorie spéculative de l'Art*, de Novalis, Schlegel, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche et Heidegger, pour discerner le statut de la relation entre la rationalité théorique et la rationalité esthétique¹⁰.

Pour le jeune Hegel et les romantiques, l'Art a une fonction de révélation ontologique; l'Art est l'*unique* présentation possible de l'ontologie, de la métaphysique spéculative.

Dans la philosophie de l'*Esthétique* de Hegel, par contre, la philosophie sera rétablie dans ses droits spéculatifs, mais l'Art demeurera, à son niveau, investie de cette fonction.

Tout le problème de Hegel, Schopenhauer et Nietzsche sera d'adapter la théorie spéculative de l'art à leur propre ontologie, et de trouver un accord entre la thèse de la nature extatique de l'art et leur prétention, en tant que philosophes, d'être eux-mêmes les dépositaires d'un savoir extatique¹¹.

Le romantisme voudra identifier le Beau et le Vrai, identifier l'expérience esthétique à la détermination présentative d'un contenu ontologique, et ce en réaction à la *Critique de la Faculté de Juger* de Kant, qui pour sa part, pose le caractère spécifique et autonome du jugement esthétique¹². La perspective de P. Tillich sur l'art s'inscrit dans cette histoire, dans cette tradition de réaction à Kant. L'art deviendra l'expression d'un sens qui lui pré-existe. Avec Taylor, l'axe critique envers la théorie spéculative de l'Art de la tradition romantique s'enracinera dans la perspective kantienne : Scharlemann aussi fera un retour à Kant, mais sur d'autres bases.

En quoi consiste le problème de la soumission de la rationalité esthétique à la rationalité théorique ?

"Loin de décrire les arts, la théorie spéculative construit un *idéal artistique*" à partir duquel il évalue les pratiques : l'idéal évaluatif bloque l'accès aux oeuvres elles-mêmes. Le domaine des arts n'est plus celui d'une rencontre avec l'altérité des oeuvres elles-mêmes, mais avec une Altérité prédéterminée, d'une essence idéale. Les arts sont réductibles à l'Art, ils n'ont pas de densité ni de structures phénoménales propres. C'est

⁸ Robert P. SCHARLEMANN, *The Reason of the Following. Christology and the Ecstatic*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1991, p. 87.

⁹ Robert P. SCHARLEMANN, "Tillich and the Religious Interpretation of Art", dans *The Thought of Paul Tillich*, San Francisco, Harper & Row, 1985, p. 163.

¹⁰ Jean-Marie SCHAEFFER, *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992. Voir également, *L'art sans compas. Redéfinitions de l'esthétique*, sous la direction de Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris, Cerf, 1992, et Marc Sherringham, *Introduction à la philosophie esthétique*, Paris, Payot, 1992.

¹¹ Jean-Marie SCHAEFFER *L'art de l'âge moderne*, p. 21.

¹² Jean-Marie SCHAEFFER, *L'art de l'âge moderne* p. 23.

"Avec les romantiques, le domaine des arts cesse d'être celui de notre rencontre avec les oeuvres; il devient la manifestation de l'Art tel qu'il est déterminé par l'esthétique spéculative : si l'art révèle l'être, les oeuvres artistiques, elles, révèlent l'Art et sont à déchiffrer comme telles, i.e. comme autant de réalisations empiriques d'une même essence idéale. C'est parce que les oeuvres et les arts sont réductibles à l'Art que ce dernier peut être une révélation ontologique."

précisément sur ce point que porte la divergence entre l'approche postmoderne et Tillich.

b/ La "libération" de l'art de la tutelle de la rationalité théorique chez les penseurs postmodernes, et le retour de la rationalité esthétique chez les théologiens postmodernes.

Mark C. Taylor fait une analyse théologique de certaines oeuvres picturales, dans le livre *Theology at the End of the Century*, édité par Robert Scharlemann, afin de "lire à travers elles" (to read through them) pour en arriver à une certaine compréhension de la situation contemporaine.¹³ Il procède à des analyses des oeuvres picturales elles-mêmes, dans leur phénoménalité, contrairement à Tillich, qui, on le sait, n'accorda que peu de temps effectif à l'étude des oeuvres comme telles. Deux questions doivent alors être soulevées par rapport à la démarche de Taylor :

- 1) quelle théorie de la connaissance sous-tend son rapport aux oeuvres, et,
- 2) réussit-il vraiment à se dégager de la perspective spéculative de l'Art ?

La transformation esthétique de l'être se fait à travers un médium qui lui aussi a été exclu du monde de la modernité : le corps. Le langage du corps, ainsi que la catégorie ontologique de l'incarnation, tracent l'origine du style polyglotte de la "conversation postmoderne", à l'intérieur de laquelle la psychologie, la philosophie, la théologie et l'esthétique quittent leurs assignations disciplinaires pour "laisser être" la métaphore de l'altérité¹⁴. Le langage du corps, de par son horizon pré-discursif, permet à toutes les significations possibles de transcender la logique des actes linguistiques et de leurs applications. Si le corps est une "métaphore esthétique de base pour la danse de la signification"¹⁵, l'*a-théologie* constitue une voie qui devrait permettre de "laisser être le silence dans son symbolisme", dans sa propre métaphore esthétique. La théorie de la connaissance qui sous-tend la perspective de Taylor est celle de l'autonomisation de la sphère de la rationalité esthétique par rapport aux autres sphères de rationalité (théorique et pratique), autonomie qui va jusqu'à l'absolutisation de cette rationalité esthétique au détriment des deux autres sphères.

3. Mode de validation

Si l'expérience esthétique possédait une valeur de vérité, quel serait son rapport avec la vérité cognitive et la justesse morale ? Quel sera le mode de validation de la vérité de l'expérience esthétique ?

Si l'expérience esthétique pouvait outrepasser les cadres de la critique esthétique pour avoir des répercussions décisives sur les sphères cognitive et pratique, qu'en serait-il de sa prétention à la validité ? Qu'en est-il de la vérité d'une oeuvre d'art ? Sa vérité se réduit-elle à son authenticité, ou peut-elle faire aussi éclater les limites de l'épistémologie de la théorie spéculative de l'Art ?

Cette question est celle du mode de validation. En effet, l'unité médiatisée par l'expérience esthétique ne revient-elle pas à la perspective de Max Horkheimer pour laquelle vérité, justesse et authenticité étaient réconciliées et validées par le critère ultime de l'authenticité de l'intention critique de l'interprète ?

C'est en effet une voie qui semble aller tout à fait dans le sens de l'esprit postmoderne qui privilégie une conception globalisante de la raison esthétique pour contrebalancer l'hégémonie de la raison cognitive. Ainsi, le désir de "fonder une critique holiste de la réification dans une forme globale de la rationalité"¹⁶, trouve dans une vision synthétique de la rationalité esthétique un argument à première vue tout à fait adéquat. Parce que les interprétations cognitives et les attentes normatives seraient ouvertes aux expériences esthétiques jusqu'à leur éventuelle transformation et transvaluation par celles-ci, pourrait-on en déduire que le mode de validation des

¹³ SCHARLEMANN, *Theology at the End of the Century*, p. 10.

¹⁴ Carl A. RASCHKE, "Fire and Roses : Toward Authentic Post-Modern Religious Thinking", *Journal of the American Academy of Religion*, 58, 4 (1990) p. 683.

¹⁶ David INGRAM, *Habermas and the Dialectic of Reason*, New Haven and London, Yale University Press, 1987, p. 184.

énoncés cognitifs et pratiques pourrait être déterminé par le mode de validation esthétique d'ordre non discursif¹⁷?

Pour une conception (globalisante) de la rationalité esthétique, l'expérience esthétique inclurait déjà l'instance de la réflexion. Lorsque nous comprenons une oeuvre d'art, cela signifie que nous l'expérimentons elle et ce qu'elle représente. La compréhension et l'expérience sont ainsi identiques (...) Le niveau réflexif de la critique esthétique est donc directement relié à l'expérience, et l'expérience en retour, directement reliée aux réflexions théorique et pratique¹⁸.

Mais bien davantage, c'est le concept même de raison pratique qui s'en trouve alors transformé. A l'intérieur même de la rationalité pratique, le mode argumentatif perdrait sa préséance en tant que procédure de validation, et devrait cohabiter avec le jugement du goût, non discursif, propre à la rationalité esthétique. Si, pour sa part, la rationalité cognitive conservait la dimension explicative de son fonctionnement discursif en raison de son caractère irréductible, il en irait autrement de la rationalité pratique qui, dans une optique aristotélicienne, procéderait autant du jugement de goût (phronesis) que de la connaissance des normes et des préceptes. Cependant, pour une rationalité pratique qui inclurait l'élément intuitif du goût, quelle serait la relation entre, d'une part, "la justification des actions et des normes de l'action dans le discours pratique", et, d'autre part, "leur justification par le goût" ?¹⁹

On voit quel usage pourrait être fait d'une telle argumentation par une théologie postmoderne qui concevrait l'expérience religieuse comme étant esthétique de part en part : si l'unité de la raison avait comme principe l'expérience esthétique, toutes les sphères de l'existence, du savoir et de l'action relèveraient de l'instance religieuse, non seulement pour leur détermination, mais également pour leur validation. Dans une telle hypothèse, le mode de validation de l'expérience religieuse/esthétique servirait de critère et de fondement pour la validation des énoncés dogmatiques et moraux en théologie. C'est la voie suivie par plusieurs auteurs postmodernes qui proposent la théologie comme pure esthétique. Si la procédure de validation se réduisait à celle du goût, le monde de l'expérience religieuse procéderait d'une dé-différenciation des sphères culturelles et de rationalité. L'interaction des sphères de rationalité dans le cadre de la théologie ne serait plus une "unité-dans-la-différence" mais procéderait plutôt d'une confusion des différents moments de la raison, d'un retour à une unité perdue, une unité matricielle pré-linguistique et pré-conceptuelle.

Cette esthétisation de la religion se retrouve aussi bien chez des penseurs procédant des paradigmes de la modernité que de la postmodernité.

4. Position de Scharlemann

Scharlemann opère un retour à Kant dans sa proposition différenciée des sphères de rationalité. Pour lui, ni Schleiermacher ni Tillich ne font de place pour la possibilité de distinguer une forme de raison qui ne soit ni théorique, ni pratique ni esthétique, i.e. une forme de raison qu'il appelle "acoluthetic", qui implique le *self* dans toute l'étendue de ses possibilités²⁰.

Face à une perspective théologique qui prendrait appui sur une conception esthétisante de l'expérience religieuse, il serait possible d'opposer un certain "retour à Kant", ou comme le propose Scharlemann, une perspective nuancée de la théorie de la connaissance. Une distinction s'impose en effet ici entre, d'une part, le plan expérientiel où nous agissons et comprenons, et qui peut effectivement transformer nos interprétations cognitives et attentes normatives et, d'autre part, le plan réflexif à l'intérieur duquel nous devons justifier nos actions et expliquer nos interprétations²¹. Les explications théoriques et les justifications pratiques, même si elles peuvent être

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Georgia WARNKE, "David Ingram's "Habermas and the Dialectic of Reason"", *Praxis International*, 8 (1988), p. 96 (notre traduction).

¹⁹ Ibid, p. 97.

²⁰ SCHARLEMANN, *The Reason*, p. 113.

²¹ Georgia WARNKE, "David Ingram's "Habermas and the Dialectic of Reason"", p. 96.

soutenues par des expériences et transvaluées par des expériences, ne peuvent réduire leur procédure de validation à la façon dont nous ressentons et expérimentons les choses²². A l'intérieur de la formation de la connaissance et de la détermination de l'action, peuvent certes intervenir des perspectives venues de l'expérience esthétique et religieuse (la dimension esthétique n'étant qu'une dimension de l'expérience religieuse), mais la validation discursive des énoncés cognitifs et normatifs ne peut reposer sur le mode de validation non-discursif de l'expérience, aussi importante puisse-t-elle être à son propre niveau.

Le défi pour la post-modernité consiste précisément dans le mode d'insertion de la dimension esthétique dans une globalité de l'être conçu comme non exclusif. L'interprétation de l'interaction entre les trois sphères de la rationalité kantienne prend ici son fondement herméneutique dans la troisième critique de Kant - relue à la lumière de Nietzsche. En effet, la troisième critique, selon cette lecture, fournirait les fondements de cet "Autre de la Raison" qui rétabliraient le rapport perdu de la filiation à la nature de l'être humain. Nietzsche aurait précisément cherché à faire du mythe et de l'art les formes régénératrices de la raison moderne en détachant la rationalité esthétique des deux autres afin de revenir à une expérience dé-différenciée de l'être. Question métaphysique s'il en est, dans l'inscription de toute la recherche de l'être dans et à travers une ontologie somatologique.

L'impossibilité de détacher une oeuvre de son lieu d'émergence esthétique, pratique et cognitif, et de son insertion dans son monde vécu, n'est cependant pas le seul fait d'une perspective "postmoderne" : l'imbrication performative du locuteur dans son énoncé, à partir de la pensée de John L. Austin, réinsère la dimension du monde vécu à l'intérieur duquel les trois dimensions de la rationalité sont toujours liées. Une telle perspective ne s'oppose pas à la pointe de la critique postmoderne contre la réification de la pensée de la modernité, puisqu'elle s'oppose à l'isolation d'une seule dimension de l'oeuvre, c'est à dire à la procédure réductionniste même qui a déclenché la quête postmoderne pour un espace "autre" que celui de la raison. Ce qui apparaît ici, c'est que la réflexion sur l'unité et la globalité ne doit pas se situer dans une instance **extérieure** à la raison, mais bien plutôt à l'**intérieur** même de la densité rationnelle qui englobe le cognitif, le pratique et l'esthétique. Et plutôt que de concevoir l'esthétique comme ce qui doit se conformer au mode de validation et aux procédures vérificationnelles des deux autres sphères (comme cela est le cas pour Hegel)²³, la perspective de Scharlemann ouvre des avenues nouvelles.

5. L'héritage des théologiens postmodernes envers Tillich : la définition de la "théologie de la culture" pour notre culture postmoderne.

La question qui s'impose est la suivante : comment rétablir l'autonomie du moment esthétique tout en respectant l'intégrité des autres sphères de rationalité ?

Dans le domaine de la réflexion sur l'art, Scharlemann montre que Tillich participe à une division héritée de Hegel, et qui inscrit l'art sous le registre de la rationalité théorique.

Tillich ne permet pas de lecture des oeuvres elles-mêmes, car il impose un schème de pensée spéculatif aux oeuvres, il ne les laisse pas parler. Ainsi, sa théologie de la culture s'intéresse-t-elle à l'esprit révélé dans les oeuvres, plutôt qu'aux oeuvres elles-mêmes. Taylor, tout en s'inscrivant dans le sillon de la théologie de la culture de Tillich, réussit-il à retourner celle-ci en laissant la parole aux oeuvres, en accordant un espace préférentiel à l'oeuvre ? Ou bien impose-t-il à l'oeuvre sa vision de la révélation de l'esprit, même si celui-ci est défini négativement ? Lorsque Taylor fait la lecture des oeuvres picturales et architecturales afin de "lire dans et à travers elles une compréhension de la situation contemporaine"²⁴, respecte-t-il l'exigence des postmodernes de porter l'attention sur les caractéristiques de l'oeuvre, plutôt que sur "ce que dit l'oeuvre", le référent extérieur ? (cf. Nelson Goodman) : les arts sont-ils

²² Ibid, p. 96.

²³ David M. RASMUSSEN, *Reading Habermas*, Cambridge, Basil Blackwell, 1990. Cf Manfred Frank, "Vérité de l'art ? Le statut de l'esthétique", *Revue de théologie et de philosophie*, 120 (1988), p. 249-261.

²⁴ SCHARLEMANN, *Theology at the End of the Century*, p. 10.

réductibles à l'Art, ou est-ce que l'Art ne s'effrite-t-il pas devant les lectures faites des pratiques artistiques ?

Taylor transforme-t-il vraiment la définition de l'art de Tillich, qui selon Scharlemann était la suivante :

Une oeuvre qui exprime une profondeur de contenu laisse parler à travers soi un pouvoir, un sens, une "substance spirituelle" qui transparaît dans et à travers le visuel ou l'acoustique : ce que l'art expressif révèle est une dimension de profondeur de l'être²⁵.

La définition de la théologie de la culture chez Taylor a-t-elle suivi le renversement qu'il veut faire dans la théorie de la connaissance ? Au terme de cet exposé, nous ne pouvons que soulever l'hypothèse d'un manque de cohérence entre le renversement de la théorie de la connaissance spéculative de l'Art et la définition afférente de la théologie de la culture.

La position de Scharlemann, par contre, semble permettre une redéfinition du rapport de l'art et de la religion des plus riches et nuancées, à cause de la théorie de la connaissance qu'il propose : en établissant quatre champs distincts de rationalité, Scharlemann assure l'autonomie de la rationalité esthétique et permet ainsi un rapport direct aux oeuvres. De plus il donne un pivot à partir duquel penser le rapport art et religion, avec son concept de "rationalité acoluthetic", non pas strictement en dehors du rapport aux sphères théorique et pratique, mais dans une relation qui permet une emprise transversale de la "profondeur" sur tous les champs de rationalité. La théologie de la culture, dans cette optique, suivra-t-elle le cadre kantien assurant l'étude phénoménale des oeuvres pour elles-mêmes, sans leur imposer d'idéal spéculatif. Peut-on penser une théologie de la culture qui prenne racine dans les oeuvres et qui renvoie aux altérités rencontrées dans et à travers le matériau esthétique, combinant l'exigence postmoderne avec l'impulsion tillichienne ouvrant sur une théologie qui ne soit plus ni ecclésiale, ni religieuse ?

Anne FORTIN-MELKEVIK
Faculté de théologie, Université Laval.
Québec, Canada.

²⁵ SCHARLEMANN, "Tillich and the Religious Interpretation of Art", p. 163.